

prodige des choses merveilleuses, qu'il disait tenir de la nymphe Égérie et des Muses : elles lui avaient dit que ce bouclier était envoyé du ciel pour le salut de la ville ; qu'il fallait le garder avec soin, et en faire onze autres parfaitement semblables à celui-là pour la forme et pour la grandeur, afin que ceux qui voudraient l'enlever ne pussent reconnaître le véritable. Il ajouta que le lieu où il était tombé, avec les prairies qui l'environnaient, devaient être dédiés aux Muses ; et la source qui arrosait cette campagne, consacrée aux vestales, qui chaque jour iraient y puiser de l'eau pour arroser et purifier leur temple. La cessation subite de la maladie fit ajouter foi à ses discours. Il manda sur-le-champ les plus habiles

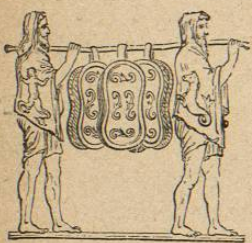


FIG. 7. — Prêtres saliens portant les boucliers.

ouvriers et leur proposa de travailler à l'envi pour faire des boucliers entièrement semblables à celui qu'il leur montrait. Ils désespérèrent tous d'y réussir, excepté Mamurius Véturius, un des ouvriers les plus intelligents, qui imita si bien la forme et le contour du bouclier, et fit les onze si semblables, que Numa lui-même ne put les distinguer du premier. Il établit donc pour les garder et pour en avoir soin les prêtres saliens, dont le nom vient de la danse même qu'ils font en sautant, lorsqu'au mois de mars ils portent en procession ces boucliers sacrés dans les rues de Rome, et que, vêtus d'une tunique de pourpre, la tête couverte d'un casque d'airain, ceints de larges baudriers du même métal, ils frappent sur leurs boucliers avec de courtes épées. Leur danse consiste surtout dans des mouvements et des pas qu'ils font avec beaucoup de grâce, dans des tours et des retours rapides et cadencés, qu'ils exécutent avec autant de force que d'agilité. Ces boucliers sont appelés *ancilia*, à cause de leur forme. Ce n'est ni un rond parfait, ni un demi-rond, comme les boucliers ordinaires ; ils forment un contour tortueux, dont les extrémités recourbées, se rejoignant par le haut dans leur épaisseur, forment une de ces figures courbes et échancrées que les Grecs appellent *ancylon*. Peut-être aussi ce nom leur vient-il du coude, autour duquel on les porte.

Après avoir réglé tout ce qui regardait les collèges des prêtres, Numa bâtit près du temple de Vesta un palais appelé *Regia*, maison du roi. Il l'habitait ordinairement, et s'y occupait à faire des

sacrifices, ou à instruire les prêtres, et à s'entretenir avec eux de tout ce qui avait rapport à la religion. Il avait sur le mont Quirinal une autre habitation, dont on montre encore la place. Les cérémonies publiques et les processions des prêtres étaient toujours précédées de hérauts qui parcouraient les rues et criaient au peuple de faire silence et de cesser tout travail. Les pythagoriciens ne veulent pas qu'on adore et qu'on prie les dieux avec légèreté ; ils prescrivent de sortir de sa maison dans ce dessein, et après s'y être bien préparé. Numa pensait de même que dans ce qui regarde le culte des dieux les citoyens ne devaient rien faire négligemment et par manière d'acquit ; que, laissant toute autre occupation pour appliquer uniquement leur esprit à celle-là, comme à l'action la plus importante de la religion, ils devaient suspendre ces bruits, ces cris inséparables des travaux mercenaires, et laisser les rues libres pendant tout le temps de la cérémonie. Les Romains conservent encore des traces de cet usage : lorsque le consul prend les augures ou fait un sacrifice, on crie à haute voix : *Hoc age* ; c'est-à-dire : Fais ceci. On avertit par là les assistants de se recueillir et d'être attentifs à ce qui se fait.

Numa fut, dit-on, le premier qui bâtit un temple à la Foi et au dieu Terme, et qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils pussent faire était de jurer leur foi, serment qu'ils font encore aujourd'hui. Terme ou le dieu des bornes était honoré par des sacrifices publics et particuliers, qu'on faisait autour des champs. On lui immole à présent des victimes vivantes ; mais alors il n'y avait pas d'effusion de sang ; Numa, éclairé par la raison, avait compris que le dieu des bornes, qui est le gardien de la paix et le témoin de la justice, ne doit être souillé par aucun meurtre. Ce fut encore lui qui borna le territoire de Rome ; Romulus n'avait pas voulu le faire ; parce qu'en mesurant ce qui lui appartenait, il aurait montré ce qu'il usurpait sur les autres ; car les bornes, quand on les respecte, sont le frein de la puissance ; mais, si on les arrache, elles deviennent la conviction de l'injustice. Rome dans ses commencements avait un territoire peu étendu ; Romulus l'agrandit par ses conquêtes, et Numa distribua ces nouvelles terres aux citoyens indigents, afin de les soustraire à la misère, cause presque nécessaire de la perversité, et de tourner vers l'agriculture l'esprit du peuple, qui, en domptant la terre, s'adoucirait lui-même. En effet, il n'est point d'exercices qui inspirent

aussi promptement que ceux de la vie champêtre un désir ardent de la paix. On y conserve cette audace guerrière qui anime à combattre pour la défense de ses propriétés, et l'on s'y dépouille de cette cupidité qui porte à faire envahir le bien d'autrui. Numa donc, qui voulait faire aimer aux citoyens l'agriculture comme l'attrait le plus puissant à la paix, et qui la croyait encore plus propre à former leurs mœurs qu'à les enrichir, partagea tout le territoire en plusieurs portions qu'il appela bourgs, et établit dans chacun d'eux des inspecteurs et des commissaires. Il en faisait souvent lui-même la visite; et, jugeant des mœurs des citoyens par le travail, il avançait en honneurs et en pouvoir ceux qui se distinguaient par leur activité, blâmait les paresseux et les corrigeait de leur négligence.

Celui de ses établissements qu'on approuve le plus, c'est la division qu'il fit du peuple par arts et par métiers. La ville, comme nous l'avons déjà dit, était composée de deux nations, ou plutôt séparée en deux partis, qui ne voulaient absolument ni se réunir, ni effacer les différences qui en faisaient comme deux peuples étrangers l'un à l'autre, et enfantaient chaque jour parmi eux des querelles et des débats interminables. Quand on veut unir des corps solides qui naturellement ne peuvent se mêler ensemble, on les brise, on les réduit en petites parties qui s'incorporent facilement. Numa, d'après cet exemple, pour faire disparaître cette grande et principale cause de division entre les deux peuples, et la disséminer en quelque sorte dans plusieurs petites parties, distribua tout le peuple en plusieurs corps, séparés chacun par des intérêts particuliers. Il le distribua donc en divers métiers, de musiciens, d'orfèvres, de charpentiers, de teinturiers, de cordonniers, de tanneurs, de forgerons et de potiers de terre. Il réunit en un seul corps tous les artisans d'un même métier, et institua des fêtes et des cérémonies de religion convenables à chacun de ces corps. Par là il fut le premier qui bannit de Rome cet esprit de parti qui faisait penser et dire aux uns qu'ils étaient Sabins, aux autres qu'ils étaient Romains, à ceux-ci qu'ils étaient sujets de Tatius, à ceux-là qu'ils avaient pour roi Romulus. Ainsi, cette nouvelle division opéra réellement le mélange, et, pour ainsi dire, l'amalgame de tous les citoyens ensemble. On loue encore celle de ses ordonnances par laquelle il adoucit la loi qui autorisait les pères à vendre leurs enfants. Il y mit une exception en faveur de ceux qui

se seraient mariés du consentement et de l'ordre de leurs parents; il ne pouvait voir sans peine qu'une femme qui avait épousé un homme libre se trouvât tout à coup mariée à un esclave.

Il s'occupa aussi de la réforme du calendrier; et, s'il ne la fit pas avec une grande exactitude, il prouva du moins qu'il n'était pas dépourvu de connaissances sur cette matière. Sous le règne de Romulus, on ne suivait pour les mois aucune règle ni aucun ordre: les uns n'avaient que vingt jours, ou même moins; d'autres en avaient trente-cinq et quelquefois davantage. On n'avait aucune idée de l'inégalité qu'il y a entre le cours du soleil et celui de la lune; on observait seulement que l'année fût de trois cent soixante jours. Numa ayant reconnu que cette inégalité était de onze jours, que les révolutions de la lune se faisaient en trois cent cinquante-quatre jours, et celles du soleil en trois cent soixante-cinq, il doubla ces onze jours, et en fit un mois séparé qu'il intercala, tous les deux ans, après celui de janvier. Ce mois de vingt-deux jours est appelé par les Romains *Mercedinus*. Mais le remède qu'il apporta à cette inégalité devait exiger dans la suite de bien plus grandes réformes. Il établit un nouvel ordre dans les mois. Celui de mars était le premier de l'année, il en fit le troisième, et mit à sa place janvier, qui, sous Romulus, était le onzième; février était le douzième et le dernier, il devint le second. Cependant quelques auteurs ont dit que janvier et février furent ajoutés par Numa, et qu'avant lui l'année romaine n'était que de dix mois. Ce qui prouve que les Romains n'eurent d'abord que des années de dix mois, et non de douze, c'est le nom de leur dernier mois, appelé encore aujourd'hui décembre ou dixième.

Janvier, qui maintenant est le premier de l'année, tire son nom de Janus. Je crois que Numa ôta de la première place le mois de mars qui portait le nom du dieu de la guerre, afin de donner en tout la préférence aux vertus civiles sur les qualités guerrières. Car Janus, qui a vécu dans la plus haute antiquité, soit qu'il ait été un dieu ou un roi, fut un grand politique, ami des vertus sociales, qui fit quitter aux hommes la vie dure et sauvage qu'ils avaient menée jusqu'alors. C'est de là qu'il est représenté avec deux visages, pour montrer qu'il avait su accommoder ses manières et sa conduite à un double genre de vie. Il y a dans Rome un temple à deux portes qu'on appelle les portes de la guerre. Il est d'un usage constant de les ouvrir pendant la guerre,

et de les fermer en temps de paix. Rien n'est plus difficile et plus rare que de les voir fermées ; les Romains, à cause de la vaste étendue de leur empire, ont presque toujours à se défendre contre quelqu'une des nations barbares qui les environnent. Cependant ce temple fut fermé sous César Auguste, après qu'il eut défait Antoine ; il l'avait été auparavant sous le consulat de Marcus Attilius et de Titus Manlius. Il est vrai que ce fut pour peu de temps ; on le rouvrit presque aussitôt, parce qu'il survint une nouvelle guerre. Mais, sous le règne de Numa, il ne fut pas ouvert un seul jour, et demeura constamment fermé pendant l'espace de quarante-trois ans ; tant l'ardeur des combats s'était éteinte partout ! Car le peuple romain n'était pas le seul que la douceur et la justice de son roi eussent adouci et charmé : toutes les villes voisines semblaient avoir respiré l'haleine salubre d'un vent doux et pur qui venait du côté de Rome, et qui, opérant dans leurs mœurs un changement sensible, leur inspirait un vif désir d'être gouvernées par de sages lois, de vivre en paix en cultivant leurs terres, d'élever paisiblement leurs enfants, et d'honorer les dieux. Ce n'était dans toute l'Italie que fêtes, que danses et festins. Ces hommes heureux s'invitaient réciproquement, se visitaient sans crainte, et passaient les jours ensemble dans une douce cordialité. La sagesse de Numa était comme une source abondante, d'où la justice et la vertu s'épanchaient dans toutes les âmes, et y entretenaient la tranquillité dont il jouissait lui-même.

Pendant tout son règne, il n'y eut ni guerre, ni sédition, ni désir de nouveauté dans le gouvernement. Il ne s'attira la haine ni l'envie de personne ; et l'amour du trône ne fit ni conspirer, ni tramer contre lui aucun mauvais dessein. Soit crainte des dieux qui lui donnaient des preuves si sensibles de leur protection, soit respect pour sa vertu, soit enfin faveur de la fortune, qui, sous son règne, conserva la vie des hommes exempte de toute souillure et de toute corruption, il fut un témoignage et un exemple frappant de cette vérité que Platon, plusieurs siècles après lui, osa dire sur le gouvernement, que les hommes ne seraient enfin délivrés de leurs maux que lorsque, par une faveur particulière des dieux, la puissance souveraine et la philosophie se trouveraient réunies dans une même personne, et feraient triompher la vertu des attaques du vice. Heureux sans doute l'homme vertueux ! mais heureux aussi ceux qui entendent les paroles qui sortent de la

bouche du sage ! Il n'a pas besoin d'employer contre la multitude la contrainte et les menaces ; ses sujets, qui voient briller dans leur roi le plus beau modèle de vertu, embrassent volontairement la sagesse ; unis ensemble par les liens de l'amitié et de la paix, pratiquant avec fidélité la tempérance et la justice, ils suivent cette conduite irréprochable et heureuse qui est la fin la plus parfaite de tout gouvernement. Le prince le plus digne de régner est donc celui qui sait inspirer à son peuple une telle disposition, et lui faire aimer ce genre de vie ; et c'est ce que Numa sut faire mieux qu'aucun autre roi.

Les historiens sont en contradiction sur le nombre de ses femmes et de ses enfants. Suivant les uns, il n'épousa point d'autre femme que Tatia, dont il eut une fille unique, nommée Pompilia. Selon d'autres, il eut, de plus, quatre fils, Pomponius, Pinus, Calpus et Mamercus, qui furent les tiges des plus illustres maisons de Rome, celles des Pomponiens, des Pinariens, des Calpurniens et des Mamerciens, qui toutes, à cause de leur origine, ont porté le surnom de roi, *Rex*.

La mort de ce prince ne fut ni subite, ni prompte : étant tombé dans une maladie de langueur, il s'éteignit peu à peu de vieillesse, et mourut âgé d'un peu plus de quatre-vingts ans.

Les honneurs qui accompagnèrent ses obsèques ajoutèrent à l'éclat de sa vie. Tous les peuples voisins, amis et alliés de Rome, s'y rendirent avec des présents et des couronnes. Les sénateurs portèrent sur leurs épaules le lit où l'on avait placé son corps ; ils étaient suivis de tous les prêtres et d'une foule innombrable de peuple ; les femmes mêmes et les enfants assistaient à ses funérailles, non comme à celles d'un roi mort de vieillesse, mais comme au convoi de l'ami le plus cher qui aurait été moissonné à la fleur de son âge : ils fondaient tous en larmes et poussaient de profonds gémissements. On ne brûla pas son corps¹, parce qu'il l'avait défendu ; mais on fit deux cercueils de pierre qu'on enterra au pied du mont Janicule : l'un renfermait son corps, et

1. L'usage le plus ancien était d'enterrer les morts, pour rendre par un motif religieux les corps à la terre, d'où ils tiraient leur origine. Les Égyptiens furent, à ce qu'on croit, les premiers qui renoncèrent à cet usage, et les Grecs suivirent leur exemple ; ce qui dura pendant les temps héroïques, après lesquels ils reprirent l'ancienne coutume, comme on le voit par l'histoire, et en particulier par la *Vie de Solon*. Les peuples d'Italie ont gardé plus longtemps la coutume de brûler les morts ; c'est

l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même comme les législateurs grecs écrivaient leurs tables.

Pendant sa vie, il avait instruit les prêtres de tout ce que ces livres contenaient; et, après leur en avoir expliqué la doctrine, il ordonna de les enterrer avec lui, parce qu'il ne jugeait pas convenable que des mystères sacrés fussent confiés à des lettres mortes.

Environ quatre cents ans après, des pluies abondantes ayant fait entr'ouvrir la terre, les cercueils restèrent à découvert : on les ouvrit; on trouva l'un entièrement vide, sans aucun reste de corps; les livres sacrés s'étaient conservés dans l'autre. Le préteur Pétilius, après les avoir lus, en fit son rapport au sénat, et jura qu'il ne croyait ni pieux ni juste de les rendre publics. En conséquence, ils furent brûlés publiquement dans le Comice.

C'est le partage des hommes justes et bons d'être moins loués pendant leur vie qu'après leur mort. L'envie ne peut leur survivre longtemps; quelquefois même elle meurt avant eux. Mais les malheurs des rois qui succédèrent à Numa donnèrent bien plus de lustre à sa gloire. De cinq qui régnèrent après lui, le dernier, chassé du trône, vieillit dans un honteux exil. Aucun des quatre autres ne mourut de sa mort naturelle : trois périrent dans les embûches qu'on leur dressa, et Tullius Hostilius, le successeur immédiat de Numa, se moquant des plus belles institutions de ce prince, et surtout de sa piété envers les dieux, qu'il accusait de rendre les hommes lâches et efféminés, tourna vers la guerre l'esprit des Romains. Mais il ne persista pas longtemps dans cette imprudente témérité. Attaqué d'une maladie aussi grave que singulière, dont sa raison fut troublée, il tomba dans une superstition qui ne ressemblait en rien à la piété de Numa. Le genre de sa mort enracina encore davantage dans l'esprit du peuple cette crainte superstitieuse; car il fut frappé de la foudre.

la religion chrétienne qui est parvenue à l'abolir. Il est vrai que dans le temps même que cette coutume était généralement suivie à Rome, il y avait des familles entières qui ne l'observaient pas; comme les Cornéliens, qui faisaient enterrer tous leurs morts. Sylla fut le premier de cette famille qui ordonna qu'on brûlât son corps, de peur sans doute qu'on ne le traitât comme il avait traité lui-même celui de Marius.

PUBLICOLA¹

ABOLITION DE LA ROYAUTÉ. — LE CONSULAT. — BRUTUS ET SES FILS.
— HORATIUS COCLÈS, MUCIUS SCÉVOLA. CLÉLIE. — GUERRES AVEC
LES PEUPLES VOISINS.

Publicola s'appelait auparavant Publius Valérius, et descendait de ce Valérius qui, dans les premiers temps de Rome, eut une si grande part à la réconciliation des Romains avec les Sabins et à leur réunion en un seul peuple. Ce fut lui en effet qui déterminait les deux rois à une conférence et qui leur fit conclure la paix. Issu de cet homme illustre, Valérius, lors même que Rome était encore soumise à des rois, s'y faisait distinguer par son éloquence et par sa fortune. Il se servait de l'une avec autant de droiture que de liberté pour défendre la justice, et employait l'autre à secourir avec une généreuse humanité ceux qui étaient dans le besoin; en sorte qu'on ne doutait pas que, si le gouvernement devenait jamais républicain, Valérius n'y fût placé au premier rang.

Tarquin le Superbe n'était monté sur le trône qu'en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines; et il usait de son pouvoir, non avec la modération d'un roi, mais avec la violence d'un tyran cruel. Il s'était rendu odieux et insupportable au peuple, qui prit occasion de la mort de Lucrece pour se révolter. Lucius Brutus, qui, dans le dessein de changer la forme du gouvernement, s'était mis à la tête du parti populaire, s'en ouvrit d'abord à Valérius, qui le seconda de tout son pouvoir et contribua beaucoup

1. L'expulsion des rois a lieu en 510. Les principaux événements de la vie de Publicola se passent de 508 à 500.